

LE NOM DE JÉSUS

« Et tu appelleras son nom Jésus : car il
sauvera son peuple de leurs péchés. »
(MATTH. I, 21.)

Entre un nom propre et le caractère de celui qui le porte, il n'y a pas de rapport nécessaire; il peut même y avoir un contraste sensible, dans le langage des hommes; si bien que *nominal* est devenu synonyme d'apparent ou d'illusoire. Mais il en est tout autrement des noms que Dieu a donnés; soit qu'il les ait choisis expressément comme celui d'un Abraham¹, d'un Salomon², d'un Jean-Baptiste³, ou qu'il en ait seulement dirigé le choix par les mouvements secrets de sa Providence, comme il l'a fait pour un Jacob⁴, un Moïse⁵, un Samuel⁶. Autant la parole de l'homme est aveugle ou menson-

¹ Gen. XVII, 5. — ² 1 Chron. XXII, 9. — ³ Luc I, 13. — ⁴ Gen. XXV, 26; XXVII, 36. — ⁵ Ex. II, 10. — ⁶ 1 Sam. I, 20. — Quelques-uns de ces noms ont pu être choisis de Dieu sans que nous en ayons été avertis. Le récit de 2 Sam. XII, 24, nous laisserait attribuer à David le choix du nom de son fils, s'il n'eût été complété par celui de 1 Chron. XXII, 9.

gère, autant la parole de Dieu est réelle, c'est-à-dire, fidèle aux choses ; ou plutôt ce sont les choses qui sont fidèles à la parole de Dieu ; car, tandis que la parole humaine suit les choses et tâche de les imiter, la parole de Dieu les précède, les crée, les fait être tout ce qu'elles sont : « Il dit, la chose est ; il commande, elle paraît ¹. » Comme « il fallait que le Fils de l'homme souffrît afin « que les Écritures fussent accomplies ², » il faut aussi que celui qu'il a nommé *Abraham*, c'est-à-dire père d'une multitude, soit le père d'une innombrable famille de croyants ; que celui qu'il a nommé *Salomon*, c'est-à-dire le pacifique, soit un roi paisible, et un type du vrai Roi de paix ; et que celui qu'il a nommé *Jean*, c'est-à-dire Dieu fait miséricorde, marche devant le Seigneur pour annoncer au monde la bonne nouvelle de sa grâce. Les noms de la Bible sont si pleins de sens, que l'on pourrait presque faire un cours d'histoire et même de doctrine biblique fondé sur une simple explication de noms propres ³. A coup sûr, les noms que Dieu se donne à lui-même, *Jéhovah*, c'est-à-dire il *est*, *El* ou *Elchim*, c'est-à-dire le *Fort*, ne sont pas exempts de cette règle commune ; et il n'est pas moins jaloux, croyez-le bien, des noms qu'il donne à son Fils, à cet autre lui-même. Il lui en nomme deux, dans l'endroit

¹ Ps. XXXIII, 9. — ² Luc XXIV, 26 ; Marc XIV, 49.

³ Souvent, en style biblique, *il sera appelé* est synonyme de *il sera*, et le nom se confond avec la chose. Sanctifier le nom de Dieu, croire en son nom, jurer par son nom, c'est sanctifier les perfections de Dieu, croire à sa fidélité, jurer par son être immuable. (Ésaïe IX, 5 ; Matth. I, 22 ; II, 23, etc.)

auquel j'emprunte mon texte, *Emmanuel* et *Jésus* : le premier, qui signifie : *Dieu avec nous*, et qui révèle son être; le second, qui signifie en hébreu *Sauveur* et qui résume son œuvre; et auquel je m'en tiens aujourd'hui. Ce nom, que nous entendons prononcer, et que nous prononçons nous-mêmes, depuis notre enfance, ouvrons-le et voyons tout ce qu'il renferme, pour nous assurer si nous pouvons continuer de le prononcer sans nous mettre en contradiction avec nous-mêmes.

Celui qui le reçoit ici n'est pas le premier Jésus qui ait paru dans le monde, c'est le troisième. Le premier Jésus, appelé plus communément *Josué*¹, est un libérateur militaire, un capitaine-sauveur, qui sauve Israël de la solitude du désert et l'établit par la conquête dans le repos de la terre promise. Le second, communément appelé *Josuah*, est un libérateur religieux, un prêtre-sauveur, qui sauve Juda de l'exil de Babylone, le ramène à Jérusalem, et lui fait revoir le saint temple relevé sur ses ruines. Mais le vrai Jésus, obscurément figuré dans les deux autres, qui nous introduit dans le véritable repos et nous affranchit du véritable exil, c'est celui dont Dieu annonce la naissance dans notre texte. En lui seul, le nom qu'il porte doit être pris dans toute sa réalité, dans toute sa plénitude. Vous le sentez : ce n'est pas un sauveur ordinaire que celui dont Dieu prédit ici la naissance à Joseph en songe, par le ministère

¹ Saint Paul l'appelle *Jésus*, Hébr. IV, 8, où nos traducteurs auraient dû le conserver.

d'un ange, en attendant qu'un autre ange l'annonce aux bergers de Bethléhem en ces termes : « Je vous évan-
 « gélise une grande joie : c'est qu'aujourd'hui vous est
 « né le Sauveur, » à quoi le chœur entier des anges
 répond par ce cantique chanté tout d'une voix : « Gloire
 « soit à Dieu au plus haut des cieus, paix sur la terre ;
 « bonne volonté envers les hommes ! » Tout ici est
 grand, immense. Toute explication qui se renfermerait
 dans les proportions mesquines de la vie ordinaire se-
 rait condamnée d'avance. Jésus n'est pas seulement
 un *sauveur*, qui sauve de tel mal ou de tel péril, c'est le
Sauveur, qui sauve du mal, du péril essentiel et radical
 de l'humanité. Mettons-nous dès l'entrée à la hauteur
 de notre sujet.

Avant de voir ce que le nom de Jésus suppose quant
 à lui, voyons d'abord ce qu'il suppose quant à vous-
 mêmes. Ce Sauveur, de quoi vous sauve-t-il ? de vos
 péchés : « Car il sauvera son peuple de *leurs péchés*. »
 Le nom de Jésus suppose donc que vous êtes pécheur ;
 l'un implique l'autre, disons plus, l'un mesure l'autre.
 Non-seulement Jésus n'est Sauveur que parce que
 vous êtes pécheur, mais il est Sauveur dans la même
 proportion où vous êtes pécheur ; et comme vous voulez
 qu'il soit un Sauveur sérieux, vous reconnaissez donc
 que vous êtes un pécheur sérieux. Vous ne le prenez
 donc pas au sens du vulgaire, qui s'avoue pécheur
 parce qu'il faudrait avoir perdu la raison pour se croire

sans défaut, mais qui n'y voit pas d'autre mystère qu'une faiblesse, une imperfection inévitable, innocente, et qui après avoir dit : « Il n'y a point d'homme qui ne pèche, » ajoute du même ton : « A tout péché miséricorde; » et s'en va riant, chantant, dansant, mangeant et buvant, comme si de rien n'était, semblable, selon cette vive comparaison de saint Jacques, à un homme qui se regarde en passant dans un miroir, et qui poursuit aussitôt son chemin sans plus songer à ce qu'il a vu. Ces gens-là, évidemment, n'ont pas le droit de prononcer le nom de Jésus, et vous les mettriez dans le plus grand embarras, en leur demandant de quoi Jésus les a sauvés. Pour un tel péril, ce n'est pas la peine d'avoir un tel Sauveur. On dirait un homme qui s'élançait hors de sa maison, qui s'écrie : O bonheur ! ô délivrance ! qui convoque le public, le monde entier à partager sa joie, et qui, invité à en expliquer la cause, répond par quelque égratignure promptement guérie, ou par quelque porcelaine aussitôt réparée que brisée.

Mais vous, qui prononcez sérieusement le nom de Jésus, vous vous jugez donc vous-mêmes tout autrement. Vous êtes pécheurs d'une manière qui correspond au nom du Sauveur ; pécheurs dans le sens primitif du mot du Nouveau Testament, c'est-à-dire égarés, loin du but ; ou pécheurs selon la définition de saint Jean, c'est-à-dire, « transgresseurs de la loi de Dieu, » littéralement hors la loi ; ou pécheurs enfin, selon le développement de saint Paul, c'est-à-dire, « insensés, dés-

« obéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et
 « voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, dignes
 « d'être haïs et nous haïssant l'un l'autre... » Me suivez-
 vous ? Êtes-vous tels en effet à vos yeux ? Peut-être cela
 vous semble-t-il bien dur à admettre : le tableau est
 bien noir ; entre cette hideuse peinture et la légèreté
 avec laquelle le vulgaire traite le péché, n'y aurait-il
 pas un milieu à prendre ? Ce n'est pas ici le lieu d'entrer
 dans les arguments directs qui établissent la triste thèse
 de l'Apôtre ; car mon argument d'aujourd'hui est pris
 dans le seul nom de Jésus, et je tiens à ne pas m'en
 écarter. Seulement une réflexion pour ne pas laisser
 votre cœur fermé à cet argument. Défiez-vous de votre
 sentiment personnel sur cette matière : c'est peut-être
 à force d'être engagés dans le péché que vous ne l'a-
 percevez point en vous, ou tout au moins que vous ne
 l'appréciez point. « Il y a trop d'arbres pour voir la
 forêt, » dit un vieux proverbe étranger. Une compa-
 raison éclaircira ma pensée.

Vous vous rappelez cette bande, ou pour mieux dire
 cette société organisée de voleurs, qui comparaisait
 récemment devant notre cour d'assises, et où l'œil vi-
 gilant de nos magistrats découvrait avec effroi le vol
 passant en héritage des pères aux enfants, comme une
 coutume domestique, comme le fondement même de
 l'association. Supposez un malheureux enfant né dans
 cette troupe, nourri depuis la mamelle dans le respect
 des conventions arrêtées entre les associés, mais dans

le mépris des droits et de la propriété du reste des hommes. Cet enfant, citoyen d'une petite nation en hostilité permanente avec la grande, dressé tout à la fois à la fidélité envers la première et à l'infidélité envers la seconde, aura peut-être un sentiment exercé, délicat, de ce qu'il doit à ses compagnons dans l'accomplissement des exploits ou dans le partage des produits. Mais il n'aura qu'un sentiment bien confus, pour dire le moins, de ce qu'il doit aux étrangers, c'est-à-dire, au prochain, à l'humanité. A force de l'envelopper, de le pénétrer, le vol, au sein duquel et par lequel il existe, cessera en quelque sorte d'être vol pour lui. Ou si l'incorruptible conscience se réveille de temps en temps, elle sera bientôt apaisée par les sophismes qu'il appellera à son aide, et que lui fourniront tour à tour l'égalité des droits et l'inégalité des fortunes, les souffrances du pauvre et la dureté des riches, la mauvaise administration de la justice humaine, etc. De degrés en degrés dans cette voie funeste, un temps viendra insensiblement où la conscience, de plus en plus assoupie, ne saisira plus du droit commun que de rares et obscures lueurs, semblables à ces éclairs silencieux et mourants que l'on distingue à peine dans le lointain, durant un orage qui recule et qui finit par disparaître sous l'horizon. Inutile de raisonner avec cet esprit perverti jusque dans ses principes. Le seul moyen à tenter pour le ramener à un jugement droit, c'est de le retirer du désordre où il est plongé, et de le transporter brusque-

ment en présence de l'ordre et de la loi. Dans cette position nouvelle, le bandeau tombe, et l'infortuné découvre pour la première fois que ses crimes ne lui ont paru jusqu'à présent excusables, que parce que son existence tout entière n'a été qu'un crime continu.

Ne vous serait-il pas arrivé quelque chose d'analogue? Égarés loin de ce Dieu qui vous donna la vie et qui devrait être l'objet de votre affection dominante, vous avez fini peut-être par l'oublier. Non contents de ne pas l'aimer ainsi qu'il est écrit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, c'est là le premier et le plus grand commandement, » vous avez ignoré même que vous lui deviez votre premier amour. Alors la grande morale a été confisquée au profit de la petite. Je m'explique : la petite morale (j'appelle ainsi celle qui vous engage envers vos semblables dans les choses de la vie présente), remise constamment devant vos yeux, si ce n'est par le devoir, ce sera par la nécessité et par l'intérêt, a tellement absorbé votre attention et, passez-moi l'expression, accaparé votre conscience, que vous avez été contents de vous-mêmes en en remplissant les obligations, comme s'il n'y avait rien au delà. Mais la grande morale, celle qui vous engage envers Dieu lui-même, c'est-à-dire envers le principe, la fin, l'âme de toute obligation, a été peu à peu effacée de votre souvenir; ou s'y est conservée tout au plus dans les formes d'un culte froid, qui n'a guère servi

qu'à endormir agréablement votre conscience. Vous vous feriez scrupule de méconnaître un bienfait, de commettre une fraude dans l'enceinte étroite de vos relations terrestres. Mais lorsqu'il s'agit du « Dieu vivant et vrai, » dont le nom donne seul du prix à tout le reste, vous vivez à son égard sans scrupule ; bien plus, sans vous en douter, dans une désobéissance permanente, dans une ingratitude permanente, dans une injustice permanente ; et le désordre de votre âme vous échappe, pour être devenu si constant, si invétéré, que vous ne savez plus vous en séparer pour le voir tel qu'il est, et que vous lui empruntez jusqu'aux maximes à la lumière desquelles vous le jugez. S'il en est ainsi, je ne vois qu'un seul moyen de vous replacer dans le vrai : c'est de sortir hors de votre sphère ordinaire, j'ai presque dit hors de vous-mêmes ; et de vous mettre en présence de Dieu, de sa parole, de sa loi. C'est ce que vous faisiez tantôt en écoutant saint Jean qui vous définissait « un transgresseur de la loi, » ou saint Paul qui vous dépeignait : « insensés, rebelles, abusés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, dignes d'être haïs et nous haïssant l'un l'autre. » C'est ce que vous pouvez faire, plus simplement et plus vivement encore, en vous rendant compte seulement du nom que vous donnez à Jésus, et que vous lui donnez d'après Dieu, *Sauveur*, ce qui vous suppose enfoncés tout entiers dans le péché.

Ce n'est pas tout. Ce nom suppose plus encore. Puisqu'on ne peut sauver que ce qui est perdu, comme on ne peut éteindre que ce qui brûle et guérir que ce qui est malade, il suppose que ce même péché qui vous enveloppe, vous perd ; en d'autres termes, qu'il attire sur vous la condamnation de la loi que vous avez transgressée, et la malédiction de Dieu que vous avez offensé, selon ce qui est écrit : « Maudit est quiconque ne « persévère pas dans toutes les choses écrites au livre « de la loi, pour les faire¹. » Cette conséquence est si naturelle, si inévitable, qu'il ne devrait pas être nécessaire de s'y arrêter. Devant toutes les lois du monde, la transgression est suivie du châtement, et il n'est pas à croire que la loi de Dieu soit seule impuissante et dépouillée de sanction. Mais la sanction en est mise en doute ou ignorée, pour n'être pas visible et immédiate, comme celle des lois humaines. Quelque illusion que se fasse cet enfant de la bande Thibert sur sa culpabilité morale, il ne peut s'en faire sur sa culpabilité légale, ni sur le châtement auquel il s'expose. Ce châtement est trop prochain, trop proclamé par l'expérience, écrit en trop gros caractères sur la face de la société ; et les précautions infinies dont le jeune voleur se couvre, avec ses complices, donnent assez à connaître qu'il l'a toujours présent devant les yeux. Mais quand il s'agit de la loi de Dieu transgressée par le péché, « la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas

¹ Gal. III, 10.

« incontinent, » dit l'Ecclésiaste, et c'en est assez, poursuit-il, pour que « le cœur des hommes soit rempli au dedans d'eux d'envie de mal faire, » comme si cette sentence ne devait jamais venir. On trouve même des raisons plus ou moins spécieuses pour se flatter qu'elle ne viendra point. Tantôt, c'est Dieu qui est trop bon pour punir ses créatures, comme si la bonté de Dieu, en guerre avec sa sainteté, ressemblait à celle d'un prince faible ou d'un père aveugle, qui n'a pas le courage d'exécuter ses menaces. Tantôt, c'est l'homme qui est trop enclin au péché de sa nature pour mériter d'être puni quand il s'y livre, comme si le penchant au mal anéantissait la conscience, la liberté, la responsabilité, disons plus, comme s'il suffisait d'être plus mauvais pour avoir moins à redouter de la loi, et, par une conséquence inévitable, d'être parfaitement et irrévocablement mauvais, d'être un démon enfin, pour avoir droit à une complète impunité !

Pour couper court à tous ces sophismes du cœur, il suffit qu'on veuille bien prendre les choses telles qu'elles sont, et ne pas substituer une question de *droit*, fort obscure, à une question de *fait*, claire comme le jour. Oui, nous en convenons, la question de droit est fort obscure. Quand il s'agit de déterminer comment le péché a pénétré dans notre race, et quelle est, dans le mal général, la part de concours, et par conséquent de responsabilité, qui appartient à l'individu, selon nos idées de justice, nous avons devant nous un problème

insoluble, et pour lequel il ne faut pas s'étonner de voir proposer des solutions étranges et contradictoires. Mais tout s'éclaircit quand nous nous en tenons humblement à la question de fait, et qu'abandonnant à Dieu les secrètes raisons des choses, nous nous bornons à constater ce qui est. D'où que vienne le péché, et quelle que soit notre part de concours, une chose est claire, incontestable, c'est que le péché, en soi, est inévitablement suivi d'une peine, ou, si vous l'aimez mieux, est indissolublement uni à la souffrance par une loi immuable, dont Dieu lui-même ne saurait s'écarter sans se renier. Voilez, j'y consens, la justice divine, ignorez le jour du jugement; le péché est à lui-même son propre juge. En voulez-vous la preuve? vous la trouverez dans ce qui se passe tout autour de vous, et qui est tout rempli des témoignages de la chute de notre race et de la malédiction qui l'a suivie; vous la trouverez plus spécialement concentrée dans un *fait* où vous voyez la malédiction de Dieu aussi clairement écrite que l'enfant Thibert peut voir écrite autour de lui dans nos mœurs la vengeance que la société lui réserve. Ce fait, c'est la mort; cette malédiction palpable du péché, sur les pas seuls duquel, dit saint Paul, et avec lui la conscience humaine, la mort a pu entrer dans le monde¹, puisqu'il est trop évident que Dieu, « le Dieu vivant, » a formé ses créatures pour la vie et non pour la mort. Votre philosophie vous dit que Dieu est trop bon pour

¹ Rom. V, 12.

punir ses créatures : mais pourquoi ? quand vos yeux vous disent qu'il n'est pas trop bon pour les arrêter, les tourmenter, les séparer par la mort ? Votre philosophie vous dit que le penchant naturel au mal en garantit l'innocence : mais pourquoi ? quand vos yeux vous disent que ce qu'il y a de plus innocent au monde, si innocence il y a, un enfant qui vient de naître, n'est exempt ni des atteintes, ni des amertumes de la mort ?....

Peut-être, ne pouvant méconnaître dans le présent ces marques évidentes de colère, vous vous réfugiez dans l'avenir, et vous vous flattez que du moins cette colère s'arrêtera à la mort et ne vous suivra pas dans une existence future. Mais cette espérance, sur quoi se fonde-t-elle ? Ce n'est pas sur l'Écriture, qui ne voit au contraire dans la mort que le commencement de la malédiction attachée au péché ; mais ce n'est pas davantage sur la raison humaine. « *Non datur saltus in naturâ* : » cette maxime de toute saine physique s'applique aussi, sans contredit, à toute saine philosophie. Et vous iriez vous figurer, sans l'ombre d'une autorité, qu'entre notre existence actuelle et notre existence à venir, il y a une solution si complète de continuité, que vous puissiez vous endormir tranquillement sous la colère pour vous réveiller sous la faveur ! Que dis-je ? Cette même mort par laquelle vous sortez d'ici, et qui est si visiblement empreinte de justice et de vengeance, est la transition sur laquelle vous comptez pour vous faire aboutir à un état de grâce et de paix, par je ne

sais quelle transformation intermédiaire, semblable à un beau rêve dans la nuit ; à peu près comme si l'enfant Thibert, arrêté tout à coup avec violence et jeté dans une étroite prison, en concluait qu'il n'a désormais plus rien à craindre ! Qu'elle est différente, mais qu'elle est plus profonde, la philosophie de saint Paul, qui voit dans notre condition future, non le *prix* seulement, mais le *fruit* de celle-ci ! Selon lui, l'avenir répond au présent aussi naturellement, aussi nécessairement que le développement au germe, et s'attendre à autre chose, c'est « se moquer de Dieu, » comme un homme qui sèmerait de l'ivraie dans son champ en se reposant sur Dieu pour en faire sortir du blé. « Ne vous abusez point, Dieu ne peut être moqué ; car ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi. C'est pourquoi celui qui sème à sa chair, moissonnera aussi de la chair la corruption ; mais celui qui sème à l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle ¹. » Que sert donc de se le dissimuler ? Vous êtes perdus par le péché, éloignés de Dieu, armés contre lui et lui contre vous ; misérables, de la plus grande misère dont une créature soit capable, et tant que vous demeurerez dans le péché ; — misérables jusqu'à la fin de cette vie, si vous le retenez jusqu'à la fin ; misérables dans une vie future, si vous le retenez dans une vie future ; misérables à perpétuité, si vous le retenez à perpétuité. Vous le dites vous-mêmes, chaque fois que vous prononcez

¹ Gal. VI. 7, 8.

le nom de Jésus, pour peu que Jésus soit pour vous un Sauveur véritable, « qui est venu chercher et sauver « ce qui était perdu ¹, » et sans qui vous demeuriez perdus sans retour ².

Pécheurs et pécheurs perdus, vous voilà tels que vous vous définissez vous-mêmes en répétant après Dieu le nom de Jésus. Si son nom, à lui, est Sauveur, votre nom, à vous, et un nom que vous avez reçu de Dieu comme lui le sien, c'est *pécheur*, comme l'avait si bien compris le pauvre péager qui priait ainsi : « O Dieu, « sois apaisé envers moi pécheur. » *Moi pécheur*, voilà qui nous définit tout entiers, vous et moi, voilà qui nous peint de la tête aux pieds. Pécheurs et pécheurs perdus, nous voilà tels que Jésus nous a vus quand il est entré dans le plan du Père pour notre rédemption. Croyez-le bien, si vous le connaissez par son nom de Sauveur, il vous a connus par votre nom de pécheurs. Mais tandis que vous n'avez peut-être jamais mûrement pesé tout ce que son nom renferme de délivrance, il a pesé,

¹ Luc XIX, 10.

² On pourrait ajouter pour dernier trait à cette peinture indirecte de nous-mêmes, que le nom seul de Jésus nous déclare perdus *désespérément*, sans ressources en nous-mêmes pour sortir de la condition déplorable à laquelle nous nous trouvons réduits. Car si nous pouvions nous sauver nous-mêmes, Jésus ne nous étant pas nécessaire, ce serait un vain compliment que de l'appeler notre Sauveur. Aussi bien, comme il suffit de vous voir pécheurs pour vous voir perdus, il suffit aussi de vous voir perdus, si vous l'entendez bien, pour reconnaître que si vous avez pu vous perdre, vous ne pouvez pas vous sauver : « O Israël, tu t'es perdu ; mais « ton salut est en moi. » Telle est la profondeur de l'abîme et l'étendue de notre misère, que nous chercherions en vain autour de nous, et au dedans de nous, soit une pénitence digne d'expier le péché, soit une force capable de le vaincre.

lui, avec la maturité des choses divines et éternelles, tout ce que le vôtre renferme de détresse. Il l'avait pesé, il vous voyait pécheurs et perdus, quand il se résolvait, lui, le « Saint des saints, » à revêtir « une chair semblable à votre chair de péché, » pour vous revêtir de sa justice parfaite. Il l'avait pesé, il vous voyait pécheurs et perdus, quand il consentait à être fait malédiction à votre place sur la croix pour vous faire hériter la bénédiction ¹. Il l'avait pesé, il vous voyait pécheurs, perdus, quand, au lieu de vous envoyer des prophètes, des apôtres, des anges, il venait à vous lui-même, lui, le Prince de la vie, pour vous faire part de sa vie en partageant votre mort.

Après tout cela, si vous ne vous reconnaissez pas tels que Jésus vous voit et que son nom vous suppose, sachez du moins ce que vous faites. Tout ce que vous ôtez à la honte de votre nom, vous l'ôtez du même coup à la gloire du sien ; et ce n'est qu'en commençant par vous ravalier au rang de pécheurs perdus, que vous acquerez le droit de l'appeler Sauveur à bouche ouverte, au sens sincère et plein du Père, des anges, des apôtres et des prophètes de l'Église universelle. Si à cette question : Que seriez-vous sans Jésus ? vous ne pouvez pas répondre purement et simplement : « J'étais perdu ; » si, pour comprendre ce que vous lui devez, vous en êtes réduits à vous rabattre, ou sur l'affranchissement des esclaves, ou sur l'émancipation des peup-

¹ Gal. III, 13.

ples, ou sur le relèvement de la femme, ou sur l'accroissement des lumières, ou sur quelque autre chose enfin, qui ne soit pas le salut réel de votre âme réellement perdue — soit; mais du moins pas d'hypocrisie. Interdisez-vous à l'avenir, en parlant de Jésus, le nom de Jésus; et cherchez-lui-en quelque autre. Appelez-le bienfaiteur, libérateur, émancipateur, civilisateur; mais Sauveur, mais Jésus, jamais. C'est un nom à effacer; et à côté de ces paroles : « Tu appelleras son nom Jésus, » il faut écrire de votre main : « Jésus n'est pas son nom. »

Vous venez de voir ce que le nom de Jésus suppose quant à vous. Il est temps de voir ce qu'il suppose quant à lui. Ce Sauveur, que fait-il pour nous? On peut déjà le pressentir par ce que nous venons de dire de nous-mêmes. Car si son caractère de Sauveur suppose en ceux qu'il vient sauver des besoins qui rendent son salut nécessaire, notre caractère de pécheurs à son tour suppose en celui qui vient nous sauver de quoi combler tous nos besoins; et quand le pécheur s'est défini, avec le péager, *moi pécheur*, quelle autre définition reste-t-il pour Sauveur que celle-ci : *Moi Sauveur*; ou pour parler avec Ésaïe : « Moi, l'Éternel ton Dieu, le saint d'Israël, ton Sauveur? » L'œuvre du Sauveur est donc toute donnée par la condition de l'humanité perdue, et véritablement il serait difficile de la définir autrement. Je serais fort embarrassé d'expliquer

ce que c'est que sauver; car dire que c'est délivrer du péché, de son empire, de son châtement, de ses suites et de tout ce que nous venons de contempler, cela revient à dire que sauver, c'est sauver. Mais si l'on ne peut expliquer ce que c'est que sauver, il est moins superflu d'expliquer ce que ce n'est pas, puisqu'il ne manque pas de gens qui, tout en donnant en théorie à Jésus le nom de Sauveur, le lui retirent dans l'application, dès qu'on les oblige à faire connaître comment ils l'entendent. Pénétrez, et rendez-vous compte de ce que vous attribuez à Jésus en l'appelant de ce nom, pour vous bien assurer que vous ne cachez pas sous l'emploi du mot la négation de la chose.

Vous l'appellez Jésus, c'est-à-dire Sauveur. C'est reconnaître d'abord que c'est lui qui vous sauve, et que ce n'est pas vous-mêmes. Une traduction plus littérale rendrait ceci plus sensible encore : « *Lui-même* sauvera son peuple de leurs péchés. » Lui-même, lui seul, et non pas vous. Mais le nom même de Sauveur le dit assez. Il concentre toute l'œuvre du salut en Jésus-Christ seul, et coupe court du même coup à l'orgueilleuse sécurité de la justice propre et à son inquiète agitation. Vous, mon cher auditeur, vous vous réclamez du nom de Jésus; et pourtant vous vous reposez avec complaisance sur vos bonnes œuvres, vos aumônes, vos prières, vos pénitences, pour vous rendre agréable à Dieu. Mais quelle est donc, je vous prie, l'utilité d'un tel Sauveur? Quelle part vaine lui abandonnez-vous?

C'est vous contredire dans les termes, car si vous êtes sauvé par Jésus, vous n'avez plus à vous justifier par vos propres œuvres; et si vous êtes justifié par vos propres œuvres, vous n'avez plus besoin de Jésus ¹. « Christ vous devient inutile, à vous tous qui vous justifiez par la loi ². » Et vous, qui vous connaissez trop bien pour vous flatter ainsi vous-même, vous vous réclamez du nom de Jésus, et pourtant vous vous tourmentez de ce que vous ne pouvez satisfaire aux exigences de la loi! Mais pourquoi Jésus est-il Sauveur, selon vous, si ce n'est pour accomplir ce que vous ne savez pas accomplir vous-même? Car, tandis que « Moïse décrit ainsi la justice qui est par la loi, savoir, que l'homme qui fera ces choses, vivra par elles; la justice qui est par la foi s'exprime ainsi : Ne dis point en ton cœur : Qui montera au ciel? Cela est ramener Christ d'en haut. Ou, qui descendra dans l'abîme? Cela est ramener Christ des morts. Mais que dit-elle? La parole est près de toi, en ta bouche, et en ton cœur. Or, c'est là la parole de la foi, laquelle nous prêchons ³. » Ce qui distingue la justification personnelle d'avec celle qui est en Jésus-Christ, c'est que celle-là attache la vie éternelle à des conditions que vous ne pouvez remplir aujourd'hui, que vous avez déjà violées, ce qui ne vous laisse que le choix entre l'orgueil ou le désespoir, selon que vous vous ignorez ou vous connaissez, tandis que celle-ci l'attache à une condition également humiliante

¹ Rom. XI, 6. — ² Gal. V, 4. — ³ Rom. X, 5-9.

pour tous, même pour les meilleurs, et accessible à tous, même aux plus mauvais : c'est que vous croyiez, c'est-à-dire que vous acceptiez le salut tout simplement, comme un présent gratuit de Jésus et un fruit immérité de ses souffrances. Si telle n'est pas votre espérance, renoncez donc au nom de Jésus, qui n'a pas de sens dans votre bouche, et cherchez-lui-en quelque autre qui, au lieu de marquer qu'il est Sauveur, marque tout au plus qu'il vous met sur la voie pour vous sauver vous-mêmes.

Vous l'appellez Jésus. C'est reconnaître qu'il a plus fait que de vous indiquer, de vous révéler la voie dans laquelle vous pouvez trouver le salut, et de sceller cet enseignement de son sang versé. Ce serait vous rendre déjà un service immense ; mais ce ne serait rien faire de plus que ce que fait pour vous un Ésaïe, un saint Pierre, un saint Paul. « Ces hommes nous annoncent « la voie du salut »¹ ; ils nous sauvent même dans un sens² ; mais ils n'ont pas été crucifiés pour nous³. S'ils souffrent pour nous⁴, c'est *dans notre intérêt*, non à *notre place*. Le salut qu'ils nous apportent, c'est un salut de parole, de témoignage ; ce n'est pas le salut réel, essentiel, qui ne se trouve que dans l'accomplissement de ce qu'ils annoncent. Si Jésus n'a pas fait plus qu'eux, appelez-le prophète, et il l'est ; apôtre, et il l'est ; martyr, et il l'est aussi ; mais n'allez pas plus loin. Car si vous persistez à l'appeler Sauveur, il faut

¹ Actes XVI, 17. — ² 1 Tim. IV, 16. — ³ 1 Cor. I, 13. — ⁴ Col. I, 24.

avouer avec saint Paul, expliquant le *lui-même* de notre texte original, « qu'il a fait *par lui-même* la purification de nos péchés. » Quelle folie, quelle impiété n'y aurait-il pas à dire que saint Paul ou Ésaïe a fait par lui-même la purification de nos péchés ? Si Jésus est moins pour vous qu'une victime dont le sang est versé pour expier vos péchés, cessez de l'appeler Sauveur, et cherchez-lui quelque nouveau nom qui le rabaisse au niveau des organes par lesquels il vous a révélé ce qu'il a fait pour vous.

Vous l'appellez Jésus. C'est reconnaître qu'il vous sauve complètement¹; de telle sorte que, s'étant réservé à lui seul toute l'amertume et toute la gloire de l'œuvre, il ne laisse rien à faire, ni à vous, ni à qui que ce soit ou à quoi que ce soit au monde, pour que son salut vous appartienne, si ce n'est cependant d'avancer la main et de le prendre; en d'autres termes, de croire. Ce n'est pas vous, je le sais, qui me parlerez de médiateurs qui ont besoin de se mettre entre Jésus et vous, pour que Jésus se mette entre vous et Dieu. Mais ne nous parlez pas davantage de bonnes œuvres que vous êtes tenus d'accomplir avant d'être en droit de vous appliquer le pardon de Jésus, réduits ainsi à mériter sa grâce, pour qu'elle vous mérite le ciel, et semblable à un aveugle dont on exigerait qu'il vît quelque peu clair avant de l'admettre à l'opération qui peut seule lui rendre la vue ! Ce n'est pas vous non plus qui me

¹ Hébr. VII, 25.

parlerez de flammes à habiter au delà de la tombe pour finir d'effacer les souillures du péché ; mais ne me parlez pas davantage de souffrances infligées de Dieu dans cette vie pour achever l'expiation de vos crimes, comme si le sang de Jésus n'était pas assez pur pour apaiser Dieu, si vous n'y ajoutiez le vôtre ! On dirait un enfant qui se croirait obligé de verser sa goutte d'eau dans la mer, pour la rendre capable de marier les continents et d'enfanter le commerce du monde. Si Jésus n'a pas tout accompli sur la croix, s'il a besoin du concours des saints ou du feu d'un purgatoire, futur ou présent, cessez de l'appeler Jésus ; appelez-le *Obed*, c'est-à-dire appui, ou *Éliézer*, c'est-à-dire secours de Dieu, ou de quelque autre nom qui convienne à un aide précieux ; mais celui de Jésus, réservez-le à qui pourra dire sans hyperbole et sans figure : « J'ai été
 « tout seul à fouler au pressoir, et personne d'entre les
 « peuples n'a été avec moi... J'ai donc regardé, et il
 « n'y a eu personne qui m'aidât ; et j'ai été étonné, et
 « il n'y a eu personne qui me soutînt ; mais mon bras
 « m'a sauvé, et ma fureur m'a soutenu ¹. »

Vous l'appellez Jésus. C'est reconnaître qu'il vous sauve de tout ce dont vous avez besoin d'être sauvé : du péché d'abord, et puis de tout ce qu'il attire après lui ; de la condamnation qu'il entraîne, des amertumes qu'il procure, de ses suites présentes, passées, futures. Le péché a couvert le monde de ruines ; il y a

¹ Ésaïe LXIII, 3, 5.

introduit la mort, le deuil, le remords, le regret, le désespoir. Il faut que le Sauveur recherche l'une après l'autre toutes ces traces du péché pour les effacer, et qu'en même temps qu'il attache au crime le pardon, il fasse succéder à la mort la vie, au deuil la joie, au remords la bonne conscience, au regret la paix, au désespoir l'espérance; et qu'il remplisse le cœur des siens d'un contentement ineffable et glorieux¹. Que dis-je? S'il y a une différence à établir entre les conséquences désastreuses de la désobéissance du premier Adam et les fruits précieux de l'obéissance du second, c'est à la miséricorde qu'appartient l'avantage sur la justice : « Il n'en est pas du don comme de l'offense. Si par l'offense d'un seul plusieurs sont morts, beaucoup plutôt la grâce de Dieu, et le don par la grâce, qui est d'un seul homme, savoir, de Jésus-Christ, a abondé sur plusieurs². » Que faites-vous donc, vous qui invoquez le nom de Jésus, en vous laissant aller à l'abattement; en revenant sans cesse sur le temps écoulé pour en regretter l'emploi; en vous préoccupant constamment pour l'avenir, fût-ce de vos besoins spirituels; en vous tourmentant de votre impuissance pour surmonter la tentation; en vivant enfin dans le trouble et dans l'angoisse? Eh quoi! vous avez un Sauveur, et vous n'êtes pas sûrs de votre pardon! vous avez un Sauveur, et vous ne pouvez trouver de consolation! vous avez un Sauveur, et il y a pour vous

¹ Ésaïe LXI, 3. — ² Rom. V, 15.

des victoires impossibles ! Ah ! ne devriez-vous pas laisser tout cela à ceux à qui Jésus n'a pas dit encore : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous ? » Que dis-je ? à ceux qui n'ont pas appris à prononcer le nom de Jésus ? S'il y a selon vous quelque maladie que Jésus ne puisse pas guérir, quelque désordre qu'il ne puisse pas réparer, quelque douleur qu'il ne puisse pas consoler, je dis plus, quelque mal qu'il ne puisse pas tourner en bien, quelque abondance enfin du péché par-dessus laquelle sa grâce ne puisse pas surabonder ¹, cessez de l'appeler Jésus ; cherchez-lui quelque autre nom qui marque qu'oubliant sa propre maxime, il a commencé de bâtir la tour sans avoir de quoi l'achever, et entrepris votre guérison sans pouvoir l'accomplir.

Vous l'appellez Jésus. C'est reconnaître qu'il vous sauve dès aujourd'hui, d'un salut aussi présent, aussi immédiat, que l'est votre détresse, à laquelle il vient mettre un terme. Car à peine pourriez-vous l'appeler Sauveur, s'il ne faisait que vous promettre un salut qui dût être attendu jusqu'à la fin des siècles. Il y a sans doute un certain développement du salut, une certaine plénitude de jouissance, qui ne doit venir qu'avec le repos réservé au peuple de Dieu, dans le sein de Dieu ²; et dans ce sens, saint Paul a pu dire que « nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance ³. » Mais le fond même du salut, mais les prémices de cette bonne

¹ Rom. V, 20. — ² Hébr. IV, 9. — ³ Rom. VIII, 24.

terre qui nous garde pour l'avenir son plein rapport, mais la grâce du Fils, l'amour du Père et la communion du Saint-Esprit, mais la vie éternelle, « la vie et la vie en abondance, » mais l'ineffable félicité d'être sauvés, déjà sauvés et sauvés pour toujours, ou, selon cette belle expression du Psalmiste, « dès maintenant et à jamais : » ah ! tout cela, ce n'est pas seulement un héritage à venir, c'est encore moins une espérance incertaine, c'est une possession actuelle, c'est un don reçu, ce sont des arrhes touchées, et qui nous répondent de tout ce qui nous manque encore. Ce n'est pas pour demain, c'est pour aujourd'hui. C'est pour demain, dans mon texte, quant à l'ange qui annonce le Sauveur qui va venir : « Il sauvera, » dit-il, comme il dit : « Elle enfantera » — et « tu appelleras. » Mais quant à nous, qui adorons le Sauveur déjà venu, déjà enfanté, déjà appelé du nom de Jésus, c'est pour aujourd'hui ; et l'Apôtre écrit : « Vous *êtes* sauvés ; » ou, selon une traduction plus littérale encore, c'était pour hier : « Vous *avez été* sauvés ; » ou plutôt, parce que ce Jésus que nous saisissons par la foi est « le même hier, aujourd'hui, éternellement, » tout cela se confond en lui. C'est aujourd'hui, et parce que c'est aujourd'hui, c'est hier ; et parce que c'est aujourd'hui, c'est demain ; hier, dans l'amour de Celui qui nous avait élus en Jésus avant la fondation du monde ; demain, dans la fidélité de Celui qui, « ayant commencé en vous cette bonne œuvre, l'achèvera jusqu'à la journée de

« Christ. » O gloire ! ô amour ! ô jouissances du siècle à venir goûtés par avance ! ô ciel descendu sur notre pauvre terre ! ô vie et immortalité mises en lumière ! ô main tendue, hardiment mais humblement, humblement mais hardiment, au travers du voile, et qui se sent de l'autre côté accueillie, saisie, pressée par une main cachée, — cachée, mais bien connue ! — et qui lui dit à sa manière : « Je suis à toi, et tu es à moi. Je suis là ; tu ne saurais me voir aujourd'hui, mais tu me verras ci-après. » Y a-t-il donc en vérité tout cela dans Jésus ? Eh ! s'il y a moins que cela, il y a moins que ce dont nous avons faim et soif ; s'il y a moins, son salut est au-dessous de ce que nous pourrions demander et concevoir ; s'il y a moins, cessez donc de l'appeler Jésus, et cherchez-lui quelque autre nom qui ne promette que pour demain ce que nous avons besoin de posséder aujourd'hui.

Quelque autre nom ! Mais où ? Cherchez sur la terre — cherchez dans le ciel — mais non, cherchez plutôt dans l'enfer, qui ne demandera pas mieux que de vous le fournir. Si Dieu envoie son ange pour dire à Joseph : « Tu appelleras son nom Jésus, » Satan est prêt à vous envoyer le sien pour vous dire : « Tu n'appelleras pas son nom Jésus. Il y a bien d'autres noms glorieux que tu lui peux donner, si c'est un besoin de ton cœur. N'est-ce pas assez qu'il t'annonce la vérité qui te sauve sans te sauver par lui-même ? ou que parvenu sans lui à la moitié du chemin, il te conduise jusqu'au bout,

sans qu'il se charge tout seul de l'œuvre entière? ou qu'il te remette tes péchés, sans métamorphoser pour toi le mal en bien? ou qu'il te fasse entrevoir la vie éternelle, sans que tu la saisisse impatiemment aujourd'hui? Donne-lui le nom de prophète, de martyr, d'aide, de faiseur de promesses, le nom que tu voudras enfin, excepté Jésus. » — Oui, effacez seulement ce nom, ce petit nom, et quelque autre que vous mettiez en la place, l'ennemi de Jésus et le vôtre sera content. Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille prêter sa main pour cette suppression impie? — Allez le proposer à cette conscience troublée, qui ne peut trouver de repos qu'au pied de la croix du Sauveur; ou bien à cette mère qui ne supporte sa séparation d'avec son enfant qu'en le contemplant par la foi dans le sein de son Sauveur; ou à ce malade à qui son lit d'amertume n'est adouci que par l'espérance d'être bientôt avec son Sauveur, ce qui lui sera beaucoup meilleur; ou à l'Église universelle qui proclame tout d'une voix depuis dix-huit siècles la grâce et la gloire de son Sauveur. Je ne vois que vous-même sur qui vous puissiez compter pour changer le nom de Jésus... Que si vous ne le voulez pas plus que les autres, eh bien, retenez-le donc, mais retenez-le avec une bonne conscience. Avec le nom, gardez les choses, et qu'il vous soit désormais seul et vrai Sauveur, sauvant réellement des pécheurs réellement perdus; vrai Josué, qui nous retire de la seule solitude effrayante, celle où nous nous per-

dons en délaissant Dieu; vrai ~~Josué~~, qui nous affranchit de la seule captivité redoutable, celle où nous nous engageons en prenant le joug du démon; mais à quoi bon tous ces développements, un nom suffit : Jésus, c'est-à-dire le Sauveur !

Le Sauveur ! Rien ne vous manque plus, pourvu qu'il soit aussi *vo*tre Sauveur, à vous proprement. Voici, en présence l'un de l'autre, le pécheur et le Sauveur; le pécheur perdu irrévocablement sans ce Sauveur; et le Sauveur possédant tout ce qu'il faut pour délivrer ce pécheur. Quel malheur si, faute de se mettre en communication, le pécheur pouvait passer à côté du Sauveur sans rien recevoir, lui à qui tout manque et qui tend une main avide pour demander; et le Sauveur à côté du pécheur, sans rien donner, lui qui a tout en abondance, et qui étend une main non moins avide pour répandre ! Et pourtant ce malheur arrivera, si les tendres avances du Seigneur demeurent sans retour, et s'il frappe à la porte sans que le pécheur la lui aille ouvrir. Si toute condition qui ferait du salut une œuvre propre au pécheur est ôtée, parce qu'elle lui est impraticable, il reste cependant, de son côté, une condition à remplir, mais la plus large possible, et qui mérite à peine le nom de condition : c'est l'obligation de croire, c'est-à-dire d'accepter, d'ouvrir, j'ai presque dit de se laisser sauver. « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son

« nom ¹. » Aussi bien, si la foi est nécessaire, ce n'est pas par un lien arbitraire formé de Dieu entre elle et le salut, c'est par la nature même des choses. Il faut croire pour être sauvé, comme il faut avancer la main pour prendre le pain qui doit apaiser notre faim et l'eau qui doit éteindre notre soif; ou comme il faut nous mettre à la pluie pour être arrosé et au soleil pour être réchauffé. Jésus « sauvera de ses péchés » — qui? tous les hommes? non, mais « son peuple; » dans lequel vous vous rangez vous-mêmes en lui donnant le nom de Jésus. Ah! si cette indication n'est pas sincère, hâtez-vous d'entrer dans ce peuple heureux et de « fuir la colère à venir... » Mais si vous lui appartenez en vérité, « réjouissez-vous et tressaillez de joie! » Et si vous êtes amèrement éprouvés, et si vous êtes cruellement tentés, et si vous êtes dans un état voisin du désespoir, « réjouissez-vous pourtant et tressaillez de joie! » Car « encore un peu de temps et celui qui doit venir viendra; » et dans votre Roi, dans votre Juge, vous reconnaîtrez votre Sauveur! Amen.

¹ Jean I, 12.